

Libérer de ses cendres
Renaître de nos sens

Robbert Fortin, *La lenteur, l'éclair*, Montréal, L'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2003, 142 p.

Lydia Lamontagne

Number 123, Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41050ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lamontagne, L. (2004). Review of [Libérer de ses cendres : renaître de nos sens / Robbert Fortin, *La lenteur, l'éclair*, Montréal, L'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2003, 142 p.] *Liaison*, (123), 52–52.

Libérer de ses cendres /

RENAÎTRE DE NOS SENS

Lydia LAMONTAGNE

IL Y A DANS *LA LENTEUR, L'ÉCLAIR*, quelque chose d'infiniment plus proche de l'intime que dans les recueils précédents de Robbert Fortin. En revisitant des textes d'une des premières périodes d'écriture de sa vie (1960-1970), le poète retransverse sa double venue au monde, celle de l'être et du sujet poétique. Hédi Bouraoui a écrit que « dès sa naissance, l'être est habité par la mort, le silence, l'intemporel, mais aussi par le cri qui est sa première réaction instinctive, animale pour ainsi dire, et qui instaure en lui cette binarité existence/non-existence, l'inscrivant et dans le temps et dans son effacement infini, l'éternel¹. » Alors que dans les premiers livres de Fortin, le cri de mort brisait parfois violemment le silence, nous assistons maintenant, dans le « commencement les ténèbres » (p. 11), au cri du nouveau-né. En effet, les mots du poète ne sont plus ceux de la confrontation d'avec la mort et de la peur de disparaître sans laisser de trace, mais plutôt ceux d'un « je entre [s]es petites morts » (p. 113).

L'urgence d'écrire, qui était si présente dans les premiers recueils de Fortin, s'est adoucie pour laisser place à une poésie où la mort permet une création plus fine. Il n'y a plus d'opposition entre l'existence et la non-existence dans les poèmes de Fortin, mort et vie sont aujourd'hui en symbiose, parce que « naître / émet un son lumineux / que l'on entend jusqu'à sa mort » (p. 17). Parce que naître est synonyme de s'éveiller, le récit de l'acquisition de la parole rend opportun un hommage à la « langue mère » (p. 19). L'auteur se dénuce alors de l'image de l'« oiseau » (p. 13), orphelin et « aveugle » (p. 13) ; délivrance d'un passé qui est suivi de textes dédiés aux parents adoptifs qui ont nourri d'amour l'épanouissement de sens du poète. Ainsi, la première partie du recueil, *La lenteur*, se déroule comme une suite de tableaux de paysages où le sujet poétique apprend à voir les couleurs, à dévoiler la lumière et la noirceur. Artiste-peintre, Robbert Fortin voit à travers les mots que « le vert masque la pomme » (p. 64), parce que « peindre prépare la main à atteindre la lumière » (p. 64). À cela se mêlent « les parfums de la terre » (p. 34) et l'odeur de l'animal digne du poète médiéval, François Villon, et dont il faut « dépecer la mort le corps » (p. 35).

Véritable mélange de synesthésies évoquant les sens, le goût n'est pas oublié dans ce journal de poésie. Œuvrant depuis ses débuts dans le sillon de « tous les Villon contemporains² », le texte rapproche agréablement corps et nourriture, tout en évitant de tomber dans le carnavalesque. « Les regards mielleux des purs qu'on attrape par les couilles / en leur passant / la main aux fesses / ce sont des petites pâtes molles trop cuites sur des tables de sucre » (p. 47). De la recherche de l'illumination, le « je » poétique ne se clame pas pour autant hors de la

souillure ; tant qu'à quitter l'élévation mystique, mieux vaut retomber dans l'œil du peintre qui se nourrit du corps inévitablement porteur de la mort, semble-t-il même nous dire dans les vers ci-dessus. Ce corps, évoqué un peu partout dans le texte, se trouve ici lavé non plus seulement d'une « lessive mystique » (p. 46), mais de la saleté du noir des cendres.

Pourtant, il ne reste plus de cendres dans la bouche du « je », la grande faucheuse est mise à la porte ; et il ne reste plus qu'à vivre dans la morsure des neiges d'antan, occupé à voir par la recherche identitaire des mots et non plus à crier sa trace, happé par la mort. *L'éclair* se présente alors comme la raison d'être de celui qui peut maintenant se permettre le luxe de la lenteur dans la re-création. La fluidité de la quête identitaire appelle ici, plus que précédemment, l'acrobatie typographique, peut-être parce qu'elle ose toucher à l'univers des peintres, auteurs, musiciens. Nourri par ces derniers, l'artiste a senti leur appel, comme on entend « [u]n cadavre oublié qui bouge et qui fait du bruit » (p. 25). Comme il nous l'avait montré dans la réécriture des *Nouveaux Poètes d'Amérique*, Fortin devient maître de la renaissance, avec ce qui semble constituer pour lui une recherche de l'intérieur de la poésie. Nous aurions aimé que ses métamorphoses aillent plus loin, qu'elles rejoignent le regard

et la forme des mots, mais il nous faudra patienter un peu, car « l'éclair du poème³ » fait de plus en plus sa lumière en marchant et que les tableaux poétiques de l'artiste sont de plus en plus impressionnants. Libéré de ses cendres, Fortin nous invite à se joindre à lui pour renaître de nos sens. ■

Robbert Fortin, *La lenteur, l'éclair*, Montréal, L'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2003, 142 p.

Lydia Lamontagne a rédigé une thèse de maîtrise sur la mort comme moteur d'écriture dans l'œuvre de Robbert Fortin (University of Western Ontario, 2003). Elle est actuellement étudiante au doctorat en lettres françaises à l'Université d'Ottawa.

¹ Hédi Bouraoui, « Quand le silence se fait Roi du poème », dans *Du vide au silence la poésie*, sous la direction de Jacques Flamand avec l'assistance d'Andrée Christensen, Vermillon, collection « Essais et recherches », Ottawa, 2001, p. 27-37, p. 21.

² Robbert Fortin, *Je vais à la convocation à ma naissance*, Sudbury et Trois-Rivières, Prise de parole et Les Écrits des Forges, 1997, p. 22.

³ Robbert Fortin, page quatrième de couverture.